

MAGALI MOREAU "LA GRÂCE SUSPENDUE"



« Ceci m'émeut toujours, à chaque lecture. » Elle écarte quelques livres et prend celui-ci en main : « *Du luxe et de l'impuissance* », de Jean-Luc Lagarce. Elle pousse sa tasse et lit : « *Raconter le Monde, ma part misérable et infime du Monde, la part qui me revient, l'écrire et la mettre en scène, en construire à peine, une fois encore, l'éclair, la dureté, en dire avec lucidité l'évidence. Montrer sur le théâtre la force exacte qui nous saisit parfois, cela, exactement cela, les hommes et les femmes tels qu'ils sont.* »

À cet instant, dans ce café anonyme, je suis seul, au premier rang, à sentir vibrer Magali Moreau, comédienne. Se passionner, dénouer les mots dans sa bouche comme si le public était là.

Un long apprentissage.

Le théâtre, elle s'y est vouée dès son entrée à la primaire, dans la Cie pour enfants de Messas, son petit village natal du Loiret. Plus tard, au lycée, elle se prépare à l'entrée au Conservatoire d'Orléans. À seize ans c'est chose faite. Une brève interruption anglaise et la voici avec Jean-Claude Cotillard (expression corporelle et improvisation) et Nicole Mérouze (approche des textes). Étape suivante : Paris, le Théâtre du Sapajou où, pendant dix-huit mois, elle ne vit que pour le théâtre, le chant, la danse... Elle prépare les concours d'écoles nationales, elle est retenue dans celle de Bordeaux. Trois ans très intenses dont elle sort 1^{ère} de sa promotion, dans l'interprétation

d'un texte écrit par Noëlle Renaude. Il faut citer aussi l'Atelier Volant, une formation professionnelle autour du théâtre musical dispensée au sein du Théâtre National de Toulouse. « *Là-bas j'ai travaillé de l'opéra, des partitions d'Aperghis, des répertoires de chanson française, classique, jazz, le chant polyphonique... toujours en lien avec l'interprétation et la mise en scène. Ça a ouvert des sensibilités et du plaisir. Aujourd'hui dans les spectacles que je vois ou que je joue, je suis touchée par la dimension émotionnelle qu'un chant ou une musique apporte.* »

Quelle comédienne est-elle ? « Je suis plutôt touche-à-tout, j'ai autant de bonheur à dire des alexandrins qu'à jouer Strindberg. J'aime aussi explorer des textes qui ne sont pas théâtraux, utiliser d'autres matières : des nouvelles, des témoignages, des journaux intimes, des chansons, des albums jeunesse. Je crois que je dégage une énergie à contre-courant de ce que je dégage physiquement. » [Elle est petite, fine, on lui prêterait volontiers une certaine fragilité.]

Et voici l'écriture : sur chaque personnage qu'elle interprète, elle tient un carnet dans lequel elle note, imagine, cherche à deviner quel il est, comment il se comporte...

Des lectures... profondes.

Elle est venue avec des livres. Une dizaine. Des goûts très éclectiques apparemment. Poésie avec R.M. Rilke (« *Lettres à un jeune poète* ») et Xavier Grall (« *Solo* ») « *à cause de la Bretagne, qui est mon lieu secret* » – elle y a vécu, elle y retourne.

Le théâtre, avec Lagarce (elle a aussi apporté « *Le Pays lointain* ») et Peter Handke (« *Par les villages* », une pièce dans laquelle la parole déferle comme un cri, comme une guerre). « *Mais j'ai plus de mal à m'évader quand je lis du théâtre. Je préfère découvrir les œuvres sur scène.* »

L'auteur dont elle a le plus de livres est Charles Juliet – elle a apporté un recueil de poèmes, « *Moisson* ». « *J'aime chez lui comme l'itinéraire d'écriture rejoint l'itinéraire de vie.*

L'écriture comme moyen de se connaître et d'exhumer ses blessures, de se désentraver. Descente en soi-même, dans son inconscient. » Elle cite : « *Non moins que l'œuvre, ce qui intéresse Charles Juliet c'est le chemin parcouru par l'artiste pour parvenir à l'expression juste de soi. Il se retrouve ainsi dans l'artiste qui « naît à lui-même », et arrive à une cohérence qui l'unit à son œuvre* ».

Elle a deux autres ouvrages qui témoignent de ces quêtes intérieures : Etty Hillesum, cette jeune fille hollandaise d'origine juive qui mourra à Auschwitz, et Fabienne Verdier (« *Passagère du silence* », une autobiographie), la grande calligraphe qui apprit son art en Chine, dix ans auprès d'un maître. Charles Juliet a d'ailleurs consacré un livre à chacune d'elles : « *Etty Hillesum, la fille qui ne savait pas prier* » et « *Entretien avec Fabienne Verdier* ». Je comprends mieux quand, me parlant de son travail de comédienne – « *Le travail de comédienne consiste à se rendre poreuse, à être un réceptacle pour d'autres vies, d'autres personnages. Ce n'est pas non plus être vide ! Au contraire... Bartabas dit "épurer, c'est ajouter à l'intérieur".* » – elle déclare, à propos des personnages qu'elle interprète : « *Ils m'éclairent sur moi* ».

« *Et celui-ci, que vous a-t-il appris sur vous ?* » – j'ai saisi « *L'amant de Lady Chatterley* » (D.H. Lawrence) qui me rappelle mes fièvres adolescentes. Elle éclate de rire : « *Je l'ai acheté après avoir vu le film magnifique de Pascale Ferran. C'est un film, un livre lumineux sur le désir, à mille coudées de l'histoire érotique à quoi on le réduit parfois quand on n'y connaît rien.* »

La conversation revient sur le théâtre, sur le statut des intermittents et les doutes qui l'assaillent devant les difficultés d'emploi. Mais il y a Lagarce :

« *Dire aux autres, s'avancer dans la lumière et redire aux autres, une fois encore, la grâce suspendue de la rencontre, l'arrêt entre deux êtres, l'instinct exact de l'amour, la douceur infinie de l'apaisement...* »

Roger Wallet ✱